

A detailed portrait of Saint Thérèse d'Avila, a Carmelite nun, shown from the chest up. She is wearing a dark habit with a white headband and is holding an open book. The book's pages contain Latin text, including "AUDI FILII DISCE", "MATRIS TUÆ.", "NE DOMINUS", "LEGEM", and "PROV.". The background is dark and textured.

Jean Abiven

**THÉRÈSE D'AVILA,
QUI ES-TU ?**



Thérèse d'Avila, qui es-tu ?

Ce livre voudrait donner le goût de lire et de fréquenter Thérèse d'Avila. On y trouvera une présentation de la personnalité spirituelle de la Madre et quelques clefs de lecture, qui permettent d'aborder son œuvre sous un jour à la fois attrayant et pratique. Thérèse est une femme en chair et en os, chez qui l'amour de Jésus a polarisé les passions, sans les supprimer. De sorte qu'elle se présente comme une amie, aux prises avec les problèmes qui sont encore les nôtres et dont elle nous parle sans apprêt.

Jean Abiven, carme déchaux, a enseigné la philosophie et la spiritualité. Il a initié pendant plusieurs années les jeunes frères de son Ordre à la spiritualité carmélitaine, notamment à sainte Thérèse d'Avila.

Éditions  du Carmel

MATRIS
TUÆ.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

germaniques ou encore anglais ou français quand la guerre n'y fait pas obstacle, qui tous s'enrichissent aux dépens de l'Espagne. Les voiles des navires de la flotte sont par exemple, pour une bonne part, l'œuvre des tisserands bretons, qui travaillent le chanvre récolté par leurs compatriotes. Et pendant ce temps le pays s'appauvrit. Car lorsque le numéraire est en excédent pour la quantité de produits disponibles, l'inflation sévit. On est peut-être loin des taux galopants que connaîtra notre époque. Mais, entre la naissance et la mort de sainte Thérèse, les produits de consommation courante, pain, huile, etc., verront leurs prix multipliés par six, pendant qu'un salaire de journalier aura seulement triplé.

Donc l'Espagne s'appauvrit sous cet afflux d'or et d'argent. Ce peuple, à l'époque, n'est pas un peuple d'artisans, encore moins de commerçants. Un *hidalgo* – et tout le monde l'est ou aspire à l'être – ne saurait se salir les doigts dans des œuvres serviles. L'artisanat et, plus encore, le commerce sont laissés en très grande partie aux *conversos*, maures et surtout juifs, bref à ceux qui ne peuvent justifier leur *limpieza de sangre*, la pureté du sang. L'agriculture, sans doute, n'est pas frappée du même déshonneur. Mais le pays, à quelques exceptions près, n'est pas un jardin verdoyant ! Le relief est tourmenté, la terre arable, moins abondante qu'ailleurs, nourrit tout juste la population. En outre, une bonne part des terres cultivables se trouve frappée de stérilité du fait des privilèges des ordres Militaires, Talavera, Calatrava, ... qui les réservent à la transhumance des troupeaux.

Bref, toutes ces causes font de l'Espagne du Siècle d'Or un pays de militaires, de fonctionnaires nationaux ou internationaux et... de clercs. Le nombre de prêtres, religieux et religieuses, s'élève, selon l'estimation la plus basse, à deux cent mille personnes pour une population de sept à huit millions d'habitants. Soit dit en passant, cette situation explique bien des

oppositions que rencontrera la Madre dans ses fondations : un couvent de plus, cela fait davantage de personnes à partager les aumônes. Quoi qu'il en soit, chacun dans ce pays tient donc une place définie, avec un rang plus ou moins précis et des rentes y afférent, qu'il touche soit directement du trésor royal, soit en raison du lien qu'il entretient avec tel ou tel grand auprès duquel il est censé remplir une charge. Avoir une situation rentée et tenir son rang, voilà l'idéal de tout *hidalgo* – et, encore une fois, tout le monde l'est ou aspire à l'être.

On saisit mieux, dans ces conditions, la petite révolution fomentée par Thérèse – comme d'ailleurs par d'autres réformatrices, les clarisses par exemple – en fondant le couvent Saint-Joseph d'Avila sans rentes, où chacune travaillerait de ses mains pour gagner la vie de la communauté et s'en remettrait pour le reste à la Providence ; où, de plus, les préséances seraient bannies. Elles ne l'étaient pas, au monastère de l'Incarnation où, selon leur fortune ou leur rang social, les moniales disposaient d'un petit appartement (comme Thérèse), ou couchaient en dortoir sous les combles. Tant il est vrai que les grandes transformations au nom de l'Évangile s'accomplissent, non par des proclamations grandiloquentes, mais par l'attitude d'un petit groupe de personnes qui se mettent humblement à construire un monde autre, où les valeurs évangéliques sont vécues à la lettre.

Ces valeurs évangéliques, l'Espagne de cette époque les a connues – sans toujours les pratiquer intégralement – du haut en bas de l'échelle sociale. Elle a passé alors par une période de vie chrétienne intense. Ceci est dû en grande partie aux mesures judicieuses auxquelles on a déjà fait allusion. Le cardinal Cisneros en fut l'initiateur sous les *Rois Catholiques* Ferdinand et Isabelle. Mais les successeurs de ces derniers les ont appuyées avec persévérance tout au long du siècle.

La première de ces mesures, et peut-être la plus importante dans ses conséquences, est la réforme des Ordres religieux. On pourra s'étonner à première vue de ce choix. Mais quand on y réfléchit, on se rend compte qu'il s'agit là d'une juste appréciation du rôle que la vie religieuse doit tenir dans l'Église. Témoins de la cité future, dont ils ébauchent déjà une esquisse sur terre, les religieux, hommes et femmes, ont pour mission essentielle de rappeler en permanence au peuple de Dieu l'échelle des valeurs selon l'Évangile et la précarité des biens d'ici-bas. On conçoit sans peine, dès lors, que des religieux fervents, issus du peuple et demeurés proches de lui, soient le meilleur ferment de vie chrétienne.

De fait, les grands Ordres de l'époque connaîtront tous une réforme ; soit que l'initiative en ait surgi en Espagne même, comme ce sera le cas pour les franciscains sous l'impulsion de saint Pierre d'Alcantara, ou les bénédictins, avec le Père de Cisneros, cousin du ministre ; soit que la réforme, née ailleurs, se voit accueillie en Espagne à l'initiative par exemple du Père Hurtado, dominicain inspiré par Savonarole. On comprend à partir de là, que la réforme de Thérèse et de Jean de la Croix ait reçu de la part de Philippe II accueil favorable et impulsion, les initiatives royales dussent-elles aller à l'encontre des directives romaines du Père Général. Le Père Gracien par exemple, exercera au nom du Roi et du Nonce Apostolique la mission de visiteur et réformateur des carmes, en contradiction avec les instructions de l'émissaire nommé par le Général.

Conjointement à cette réforme de la vie religieuse, le cardinal Cisneros eut aussi à cœur de promouvoir la diffusion de la doctrine chrétienne. C'est dans ce but que, face à la vénérable université de Salamanque et pour la stimuler par la concurrence, il fonda l'université d'Alcalà de Hénarès. Celle-ci fut pourvue, par exemple, en philosophie, d'une chaire de *nominalisme*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

heureuse, ce qui, après tout, est indice de santé. Mais elle se reprochera plus tard d'avoir fait de ce pouvoir d'attraction le pôle de ses préoccupations d'alors. Stimulée par une parente à qui elle emboîte le pas, elle se met à soigner ses mains, ses cheveux, à accorder beaucoup d'importance à son *paraître*. Une idylle s'amorce avec l'un de ses cousins. Les lectures de romans de chevalerie n'étaient peut-être pas étrangères à la naissance de cette amourette. Tout ceci inquiète son père, qui se décide à mettre la demoiselle *en cage*, c'est-à-dire au couvent des Augustines de Nuestra Señora de Gracias, proche des remparts de la ville. On y accueillait des jeunes filles de sa condition pour y parfaire leur éducation. La grande faculté d'adaptation de Thérèse fera qu'au bout d'une semaine, elle s'y trouvera mieux que dans la maison paternelle. Elle y subira l'influence bénéfique de la maîtresse des jeunes pensionnaires, Maria de Briceño, et reviendra, selon son propre témoignage, à la *verdad de cuando niña*, la vérité de son enfance ; elle y percevra de nouveau que « tout n'est rien » et que, pour elle, le meilleur moyen d'éviter la perdition sera d'embrasser la vie religieuse.

La tentation de dissipation ne sera pas terminée pour autant. Devenue religieuse, Thérèse demeure tout aussi séduisante ; et même si ce pouvoir lui sert à enseigner les voies de l'oraison et à entraîner au bien, il est beaucoup de personnes qui préfèrent apprendre à prier près d'une jeune maîtresse si aimable, plutôt que sous la direction d'un vieux sage à l'aspect rébarbatif, fût-il un maître. Et elle, elle prend plaisir à ce magistère, qu'elle envisage comme un ministère. Ce sont alors de longues et fréquentes séances de parloir, honnêtes sans aucun doute, mais où son cœur risque de s'affadir en oubliant l'unique Ami. Plusieurs avertissements lui sont donnés qui demeurent sans effet. Il faudra la mort de son père et sa confession au Père Vicente Barron pour que les choses changent. Encore connaîtra-

t-elle, même après sa conversion définitive, des amitiés qui, tout honnêtes qu'elles soient, n'en tiennent pas moins encore trop de place.

Thérèse jugera plus tard très sévèrement son attitude d'alors. Y a-t-il lieu de partager sa sévérité ? Aux yeux du moraliste il n'y a sans doute rien dans tout cela qui mérite d'être taxé de péché grave. Si toutefois elle se juge sévèrement, c'est qu'elle perçoit dans une vive lumière l'existence en elle d'une dynamique du mal, dont la croissance, non freinée ou, pire encore, cultivée, l'eût conduite à sa perte. La vision de l'enfer lui permettra d'apprécier à sa juste grandeur le danger qu'elle a couru et dont elle a été sauvée.

Plus subtile et, de ce fait, plus insidieuse, sera la tentation sous l'apparence du bien, dont elle parle en divers passages et notamment au chapitre VIII de la *Vida*. Au couvent de l'Incarnation, l'oraison n'était pas de règle. Entendons l'oraison au sens d'une prière silencieuse, durant un temps déterminé et selon des règles précises, bref comme un exercice spirituel spécifique. Toutefois certaines sœurs s'y adonnaient. Thérèse pratiquait l'oraison depuis sa jeunesse religieuse. Lors de sa maladie, la lecture du *Troisième Abécédaire* de Francisco de Osuna lui avait fourni une méthode qui lui convenait. Elle faisait donc oraison, mais succombait toujours à la tentation du parloir. Et elle se sentait tiraillée, écartelée entre le désir d'un *plus* qu'elle éprouvait très fort à l'oraison et le poids de ce qu'elle appellera ses « misérables habitudes ». Profitant de ce malaise, le tentateur se fera insinuant :

Allons ! un peu d'humilité. L'oraison est le lot de ceux et celles qui sont appelés à de grandes choses. Quant à toi, contente-toi d'observer les pratiques de règle et ne t'engage pas dans le surérogatoire.

Et c'est ainsi que, sous couvert d'humilité, elle en vint pendant un an ou dix-huit mois à cesser de faire oraison ; tout en continuant, au parloir, d'en prôner les avantages ! À la mort de son père, la confession qu'elle fit au Père Vicente Barron, directeur spirituel du défunt, la remit sur le chemin de l'oraison que, désormais, elle n'abandonnera plus.

Nous n'avons pas de peine à nous retrouver dans les tentations de Thérèse. Nous pouvons aussi nous reconnaître dans les tâtonnements qu'elle a éprouvés, les fausses routes sur lesquelles elle s'est engagée, faute de conseiller spirituel à la hauteur. Elle a connu des gens trop peu exigeants. Ils lui disaient que telle infidélité était broutille, qu'elle n'avait pas à s'en préoccuper ; alors qu'elle sentait bien, elle, qu'il s'agissait d'une pente savonneuse. Plus tard, elle connaîtra l'inverse : un directeur trop zélé voudra obtenir d'elle tout et tout de suite en matière de perfection, ce qui aura pour effet de la décourager. Quand elle recommandera les directeurs spirituels savants et expérimentés, elle parlera... d'expérience !

D'autre part, toutes les manières de prier, toutes les pratiques de dévotion ne conviennent pas à toutes les âmes. Au début de sa vie religieuse, Thérèse a été soumise à des méthodes d'oraison très contraignantes, qui lui faisaient l'effet d'un carcan. Francisco de Osuna, on l'a vu, l'en libéra. Plus tard, elle sera tentée par les tenants du *no pensar nada*, ces maîtres qui préconisaient l'élimination de toute représentation particulière, de toute image intérieure, pour arriver à mimer en quelque sorte cette suspension de l'activité mentale que Dieu peut donner dans certaines formes d'oraison surnaturelle. Ces tenants du *vide mental* l'auront égarée au point de lui suggérer le rejet de tout regard sur l'Humanité du Seigneur, en s'appuyant sur la parole de Jésus : « Il vous est bon que je m'en aille. » « Je ne puis souffrir cela », dira Thérèse à deux reprises. Et la vivacité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce que le Seigneur commande, dût-on pour cela renoncer au bien qui paraît le plus précieux, celui de lui tenir compagnie dans le calme d'une vie d'oraison ? Autrement dit, se laisser bousculer, déranger dans une totale désappropriation de soi-même. Tel est le dernier mot de son enseignement et le témoignage qu'elle donne au terme de son parcours ici-bas. Elle rejoint par là l'itinéraire de beaucoup de saints, notamment celui de ces grands pontifes et docteurs du IV^e siècle, les Augustin, les Basile, les Grégoire de Nazianze et autres Jean Chrysostome. Tous, ils ont été attirés comme elle par la vie monastique et le souci de vivre « seuls avec le Seul ». Tous se sont vus pourtant un jour saisis par les besoins du peuple de Dieu et mis à la tête d'un diocèse. Tant il est vrai que l'amour de Dieu et le service du prochain sont un seul et même commandement.

Thérèse mourra hors d'Avila, où elle avait souhaité, un temps fut, finir ses jours. À Alba de Tormès, où l'a conduite l'obéissance à ses supérieurs en réponse à une demande de service de la duchesse d'Albe, elle répétera à plusieurs reprises à l'approche de la rencontre suprême : « Enfin ! je suis fille de l'Église ! » Fille de l'Église dans la prière comme dans l'action, dans le *fortissimo* des grâces baptismales comme dans les faiblesses et les tâtonnements du commun des mortels, c'est par tout cela qu'elle est maîtresse de vie chrétienne. Son enseignement ne consiste en rien d'autre qu'en la relation, faite sur commande, de « ce qui lui est arrivé ».

-
1. Dans un cours inédit.
 2. Lettre 248. Septembre 1578.
 3. V 24, 5.
 4. Lettre 385. 8 novembre 1581.
 5. V 23, 1.
 6. V 19, 9.
 7. Jn 21,22.

8. V 29, 13.
9. *Faveurs de Dieu*, Salamanque 1571. M.A. p. 543.
10. V 29, 13.
11. VF 2, 6-7.
12. V 32, 1-4.
13. F 5, 2.

3. Docteur de l'Église

Lorsque fut entreprise, en cour de Rome, la procédure qui devait aboutir à déclarer Thérèse d'Avila docteur de l'Église, les choses allèrent, au dire d'un témoin bien informé, à une allure exceptionnellement rapide. Les censeurs chargés d'examiner les écrits de la Sainte, sachant que ces textes avaient été déjà abondamment soupesés par des gens qualifiés, y compris de son vivant, considéraient leur tâche comme déjà aux trois quarts accomplis !

Le fait est que Thérèse n'a guère écrit que sur commande ; et qu'elle n'a divulgué ses écrits qu'après censure préalable. Il faut même ajouter que la rédaction de ses principaux ouvrages lui a été comme arrachée ou extorquée. Le seul qu'elle ait composé de sa propre initiative – et encore jusqu'à un certain point – elle l'a jeté au feu ! Il s'agit des *Pensées sur l'Amour de Dieu*, où elle se propose de fixer quelques réflexions qui lui sont venues sur des paroles du *Cantique des Cantiques*. Son confesseur du moment, le Père dominicain Diego de Yangüas, à qui elle parlait de ce travail, fut-il effrayé du projet ? L'Inquisition ne badinait pas alors avec l'usage de l'Écriture, surtout quand il s'agissait des femmes. Toujours est-il qu'il l'engagea à ne pas perdre son temps à cette tâche. « Et puis, ajouta-t-il, il ne convient pas qu'une femme écrive sur le *Cantique des Cantiques*. » Thérèse ne fit ni une ni deux : un *brasero* était à portée et les feuillets donnèrent une flamme claire. Par bonheur, une petite sœur avait perçu que la Madre avait en chantier quelque chose. C'était une de ces *urguillas*, ces fureteuses, qui pénétraient chez elle sous le moindre prétexte, les usages n'étant pas alors aussi stricts qu'à présent. Elle avait pris copie des feuillets, en cachette. C'est ainsi que furent sauvées du désastre les *Meditaciones sobre los*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du royaume de France » : les dégâts commis par les guerres de religion. Ce nouvel évènement va lui faire prendre conscience de la nécessité où se trouve chaque baptisé de collaborer selon sa vocation propre, à la défense et à la vie de l'Église. Celle-ci est comme une ville forte, d'où les combattants peuvent tomber sur l'ennemi et remporter la victoire. À condition qu'ils aient, dans la ville elle-même, de bonnes *pourvoyeuses de munitions*, comme on l'a déjà noté. Voilà comment Thérèse se rend compte de la finalité apostolique du Carmel qu'elle a fondé. Suit alors le troisième stade. « Ô mes sœurs, aidez-moi... Le monde est en feu. Ce n'est pas le moment d'entretenir Dieu d'affaires de peu d'importance¹⁶. »

Cette triple démarche se retrouve souvent. Elle peut servir de clef de lecture pour bien des thèmes thérésiens : voilà ce qui se passe ; en voici le sens ; que pouvons-nous faire ? Sans vouloir recourir à un concordisme qui serait factice et de peu d'utilité, on ne peut cependant pas s'empêcher de faire le rapprochement avec le *voir, juger, agir* qui a caractérisé la réflexion chrétienne en Action Catholique pendant une bonne partie du XX^e siècle.

On voit bien, en tout cas, les raisons qui ont déterminé le Saint-Siège à faire de Thérèse, avec Catherine de Sienne, la première femme docteur de l'Église. Docteur, oui, en ce sens qu'elle dispense un enseignement de vie spirituelle avec originalité et profondeur. Mais docteur en un sens particulier, analogue seulement et non totalement assimilable à celui des Augustin ou des Thomas d'Aquin. Elle est docteur à la manière dont une mère est maîtresse de vie à l'égard de ses enfants. Voilà pourquoi le titre qui lui était antérieurement décerné de *mère des spirituels* ne s'efface pas devant celui de docteur et demeure plus approprié que jamais.

1. V 16, 6.

2. V 11, 6-7.

3. Le Père Grégoire, dans sa traduction française (Éditions du Seuil) distingue huit écrits qu'il appelle *Relations Spirituelles* parce qu'elles s'adressent à un interlocuteur implicitement ou explicitement mentionné. Ce sont les six *Cuentas* de l'édition critique, auxquelles il ajoute deux autres. Il regroupe ensuite sous le titre de *Relations Diverses* ce que l'édition critique appelle *Mercedes*, au nombre d'une cinquantaine.

Marcelle Auclair distingue les six *Relations* que l'édition critique appelle *Cuentas* et regroupe tout le reste, c'est-à-dire les *Mercedes* sous le titre *Faveurs Divines*.

Les carmélites de Paris publient sous le titre *Relations*, d'abord les six *Cuentas* puis les *Mercedes*.

4. C 21, 7.

5. *Chemin de Perfection*. Manuscrit de l'Escurial. Quand cette dernière précision n'est pas donnée il s'agit toujours du texte du carmel de Valladolid. Le passage a été rayé par sainte Thérèse qui n'en a gardé dans le texte de Valladolid qu'une allusion atténuée 9, 7.

6. C 4, 2.

7. C 21, 2-3.

8. Lettre du 7 décembre 1577.

9. F 19, 5.

10. F 24, 14.

11. Ainsi, par exemple : « Que voulez-vous faire de moi ? » ou « Je meurs de ne pas mourir. »

12. V 16, 2.

13. V 18, 15.

14. V 22, 1. 6D 7, 14.

15. 4D 1, 9.

16. C 1, 1-5.

4. Thérèse « de Jésus »

13 juillet 1563. Le couvent Saint-Joseph d'Avila est fondé depuis bientôt un an. Mais doña Teresa de Ahumada n'avait pas encore été autorisée à quitter l'Incarnation pour s'y établir. Cette fois, elle va rejoindre pour de bon son « petit colombier de la Vierge ». Sur le trajet de l'Incarnation à Saint-Joseph se dresse l'église San Vicente, majestueuse, profonde. Thérèse s'y arrête, s'y déchausse. À un gentilhomme qui la complimentait pour le joli galbe de son pied, elle avait répondu, voici quelques mois : « Regardez-le bien ! Car bientôt vous ne le verrez plus. » Teresa de Ahumada va rejoindre, pieds nus, les carmélites déchaussées. Mais Teresa de Ahumada n'est plus. Elle est devenue Teresa de Jesus.

Un nom religieux ne se prend pas au hasard. Il définit une orientation de vie. Il tend à exprimer déjà quelque chose de ce *nom nouveau* promis au *vainqueur* dans l'Apocalypse. Thérèse de Ahumada va devenir Thérèse de Jésus. Cette dénomination exprimera le lien qui désormais l'unit à la Personne du Christ et devient comme un élément constitutif de sa propre personnalité. Comme une épouse prend le nom de son époux.

Mais une chose est le programme, une autre la réalisation. Il ne sera pas trop de toute une vie pour faire de la fille d'Alonso de Cepeda et de Beatriz de Ahumada la Teresa de Jesus que nous connaissons. Jésus va devenir le Jésus de Thérèse à un point tel qu'il est difficile de concevoir en ce monde lien plus étroit. Au terme de sa vie, quand elle aura entendu Jésus lui dire : « Désormais tu seras mon épouse », elle et lui seront véritablement deux, non en une seule chair, mais en un seul Esprit¹. Celui qui a dit : « Je suis la voie, la vérité, la vie² » sera à la fois son Dieu, son Maître, son Ami, son Frère, son Époux. Et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jésus à l'égard de Thérèse. « Rien ne pourra te séparer de moi. » Saint Paul, lui aussi, s'était écrié, sous la forme d'un défi : « Qui nous séparera de l'amour du Christ²⁶ ? » Et il répondait qu'aucune puissance sur terre ou aux enfers n'en était capable. Le mariage a en effet ce caractère d'irrévocabilité et la fillette qui aimait à dire *para siempre, siempre* se trouve, cette fois, exaucée.

Le mariage est aussi mise en commun de tout. « Ton honneur est le mien, mon honneur est le tien » ajoute Jésus. Et Thérèse fait écho à plusieurs reprises, en prenant à témoin toute épouse digne de ce nom, qui n'hésite pas à partager le sort de son bien-aimé *pour le meilleur et pour le pire*. L'honneur toutefois de Jésus, quel est-il sinon qu'advienne le Règne de son Père ? Thérèse, devenue épouse, comprend qu'elle est désormais la partenaire de Jésus, sa collaboratrice dans l'avènement du Règne. Et de fait, si le temps des fiançailles est celui des cadeaux, celui où les fiancés multiplient les marques de tendresse mutuelle, le temps du mariage est celui que la sagesse populaire caractérise volontiers par l'expression : « Fini de rire. Aux choses sérieuses ». Il s'agit de prendre en charge à deux la maison, les enfants, les soucis du pain quotidien, de la santé, etc. Bref, de *vivre à deux*.

C'est précisément ce qui va marquer les dix dernières années que Thérèse a encore à vivre sur cette terre. En 1572, elle a cinquante-sept ans. Sa santé, qui n'a jamais été brillante depuis sa jeunesse religieuse, va encore se détériorant. Et cependant sa personnalité connaît alors un épanouissement extraordinaire. C'est dans ces dix dernières années qu'elle va donner la mesure de son génie ; qu'elle va devenir la Sainte que l'Église proclame docteur, mais aussi une de ces femmes qui, par-delà les différences de culture et d'époque, apparaissent comme des sommets d'humanité.

C'est que, désormais, Jésus et Thérèse ne font qu'un. Non pas deux en une seule chair selon la loi du mariage humain, mais deux en un seul esprit, comme le dit saint Paul²⁷. C'est l'Esprit de Jésus qui anime Thérèse. Elle, Thérèse, et Lui, Jésus, œuvrent désormais de concert. Leurs œuvres sont communes et sont marquées au coin de la personnalité de Thérèse comme de la grâce et de la *manière* de Jésus. Jugeons-en plutôt en un coup d'œil rapide. En 1572, Thérèse est encore prieure à l'Incarnation. Les trois années de son priorat lui auront permis de pacifier la communauté, de la remettre entièrement dans les voies de la ferveur et de la laisser livrée à l'influence de son *petit Sénèque*, Jean de la Croix. Dès 1574, elle est libérée de la charge et l'aventure des fondations recommence. Ségovie, Béas, Caravaca, Séville sont les premiers jalons de cette nouvelle série, ponctuée comme la précédente d'aventures tragiques ou comiques. Série qui va se trouver interrompue par la *grande tourmente* de 1575 à 1580, où la Madre se verra assignée à résidence, dénoncée comme insoumise, menacée d'excommunication, et ses principaux fils emprisonnés ou contraints de se cacher. Puis l'aventure reprendra, la paix revenue, avec les fondations de Palencia, Villanueva de la Xara, Soria et Burgos.

Pendant toutes ces années, elle fait front. L'immense majorité des lettres qu'on a conservées d'elle date de cette époque. Une femme de soixante ans, en ce temps-là, est une vieille femme. Elle-même, malade, ne peut guère s'alimenter normalement – elle vomit tous les soirs. Et cependant, *Complies* achevées, elle écrit, elle écrit, jusqu'à minuit, parfois jusqu'à deux heures du matin – pour être au chœur avec tout le monde à cinq heures ! Elle explique, elle conseille, elle exhorte, elle reprend. « Encore qu'il ne nous appartienne pas, à nous femmes, de donner des conseils, il nous arrive parfois de tomber juste²⁸. » Tout ceci,

quand elle n'est pas sur les routes. On reste confondu devant la prodigieuse activité – et l'énergie qu'elle suppose – déployée par cette femme au cours des dix dernières années de sa vie : sans autre autorité que le poids de sa personnalité, *sin blanca* (sans un sou), seulement soutenue par l'amour qui brûle en elle, calmement, sans excès, comme une lampe désormais totalement adaptée, mèche et carburant.

Ceci ne l'empêche nullement de donner en même temps toute sa mesure dans l'ordre intellectuel. C'est en 1577, en pleine tourmente, qu'elle écrit son chef-d'œuvre, le *Château de l'Âme* ou *Livre des Demeures*. Rédigé sans rature ni relecture, au cours des hautes heures de la nuit, il témoigne du génie de son auteur, parvenu à maturité. Rien ne laisse transparaître en ces lignes les soucis qui l'assaillent, son œuvre menacée de ruine et elle-même craignant de voir portée contre elle une sentence d'excommunication. Œuvre charismatique s'il en est. Non que l'extraordinaire y soit monté en épingle. Les joyaux y sont moins apparents que dans la *Vida*. Mais cette œuvre porte véritablement la marque de Jésus et de Thérèse indissolublement liés.

Nous avons parlé de l'épanouissement de sa personnalité. Ceci est également vrai dans le domaine du cœur. C'est au cours de cette période, en 1575 exactement, que Thérèse fait la rencontre du Père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu. Entre cette femme de soixante ans et cet homme encore jeune – il en a trente – va jaillir une affection comparable à celle qui unit les grands couples de l'hagiographie chrétienne : François et Claire d'Assise, François de Sales et Jeanne de Chantal, d'autres encore. Ici sans doute la différence d'âge ajoutera au binôme une nuance maternelle – filiale ; encore que Thérèse n'hésite pas à remercier le *marieur* (*el casero*), Dieu qui les a unis. Mais outre cette relation privilégiée, ce cœur féminin, qui ne bat plus que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mise à l'oraison de manière méthodique, bien que cette pratique n'y fût pas de règle.

Les débuts ne furent pas faciles. Thérèse nous fait part elle-même de quelques-unes des difficultés qu'elle a rencontrées. Elle manquait d'imagination, nous dit-elle¹. Ceci, quand on la connaît, nous paraît surprenant. Mais il faut le comprendre. Elle n'a jamais eu de mal à se représenter quelqu'un près d'elle ou à ses côtés. La mise en présence de Dieu ne lui était donc pas difficile. En revanche, elle n'arrivait pas à se faire une narration imagée, de telle scène d'Évangile par exemple. Ce qui ne tenait peut-être pas tant à sa forme d'imagination qu'à son esprit spontané, primesautier, mal à l'aise dans une démarche trop méthodique. Et c'est pourquoi la manière préconisée par Osuna, affective et interpersonnelle pourrait-on dire, lui convenait tout à fait. Dieu vint à la rencontre de ses efforts et lui accorda presque aussitôt l'oraison de quiétude et même parfois, de brefs instants, l'oraison d'union².

Mais elle n'en était pas pour autant au bout de ses peines. Car si les difficultés de méthode étaient désormais pour elle aplanies, elle allait connaître, comme on l'a déjà noté, les obstacles venant de sa sensibilité. Ce n'est pas du jour au lendemain qu'elle se rendit libre de toutes ses attaches affectives et des dangers de dissipation qu'elles entraînent. Elle avait appris par Osuna que l'oraison consiste à se recueillir en présence de Dieu. Il allait lui falloir apprendre à se mettre à l'unisson de l'interlocuteur divin qui, pour la favoriser de son commerce, réclamait toute la place dans son cœur. Nous avons déjà évoqué ces combats, cette tentation d'abandonner l'oraison sous couvert d'humilité ; et la victoire définitive par laquelle elle renonça à « converser avec les hommes ». Tout cela était nécessaire pour qu'elle puisse parler de l'oraison en connaissance de cause.

On connaît la définition qu'elle donne, comme en passant, au chapitre VIII de la *Vida* :

*L'oraison mentale n'est rien d'autre, à mon avis, qu'un commerce d'amitié en lequel on s'entretient souvent et intimement avec Celui dont on se sait aimé*³.

Toute la conception thérésienne de l'oraison tient en cette phrase. Mais Thérèse tout entière y est aussi. Elle était incomparablement douée pour *faire salon*, entretenir une conversation ou simplement entrer en relation. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'elle ait transposé *a lo divino* ce qu'elle savait si bien faire au naturel. Il vaut la peine de s'arrêter quelque peu à cette conception.

Car elle est à la fois très juste, très exigeante et très souple. Il nous souvient, lors de prédications de retraites où il était question de l'oraison au Carmel, d'avoir noté les réactions de soulagement éprouvées par plusieurs auditeurs habitués à des méthodes plus détaillées ou se faisant de la prière silencieuse l'idée d'une affaire contraignante, comme un moule très étroit. Rien de semblable ici : selon Thérèse, pour faire oraison il faut *tenir compagnie* au Seigneur. Et dès lors qu'on est en compagnie, on fait ce que l'on juge bon, ou plus souvent... ce que l'on peut. Il importe simplement de prendre en compte cette vérité toute simple, tellement simple qu'on n'y prête pas attention : pour faire oraison, il faut être deux ! Et le plus important des deux n'est pas celui qu'on pense. Du moins pas celui auquel on pense spontanément, c'est-à-dire soi-même.

Non, le personnage principal, c'est l'Autre. Et quel est-il, cet Autre ? Au risque de surprendre, on dira que les réponses à cette question peuvent beaucoup varier, selon le tempérament, l'attrait de grâce ou le point où on en est de la vie spirituelle. Même s'il s'agit toujours du Dieu unique. Car pour les uns, ce sera le Dieu

Père ; pour d'autres, les *Trois*, présents au plus intime de l'âme. D'autres invoqueront spontanément l'Esprit Saint, d'autres encore auront besoin de se tenir devant le tabernacle, etc. Le Dieu de Thérèse, lui, est celui qu'elle appelle spontanément le *Bon Jésus*. « Le Dieu qu'il est, je vis qu'il est homme. Je puis donc le traiter en ami⁴. » Dans sa pratique comme dans son enseignement, elle insistera sur la nécessité de ne jamais perdre de vue l'Humanité du Seigneur.

La vie entière devient ainsi un *commerce d'amitié*, qui a ses temps forts : les moments que l'on passe avec le Seigneur, pendant lesquels on lui *tient compagnie*. Que serait une amitié, un amour qui ne connaîtrait pas ces moments de communion plus intense ? Où le temps est dépensé, de quelque manière en pure perte. Où tout son prix lui vient de la présence mutuelle. Combien d'amours humaines se sont éteintes faute de s'être ménagé ces moments privilégiés ! Mais, d'autre part, le commerce d'amitié déborde largement ces temps. Il se prolonge « au milieu des marmites », c'est-à-dire dans le banal et le quotidien, même si la pensée demeure absorbée par la tâche du moment présent.

Car « il ne s'agit pas de beaucoup penser, mais de beaucoup aimer ». L'oraison ne réclame pas beaucoup de paroles. Parfois, comme des gens timides en présence de quelqu'un qui les impressionne, nous avons peur des silences et nous parlons beaucoup. Au risque de ne pas permettre à l'interlocuteur divin de placer un mot ! Thérèse n'a pas de ces timidités. Elle envisageait plutôt l'oraison comme une soirée passée entre époux : deux vieux époux pleins d'amour l'un pour l'autre, mais se connaissant par cœur au terme d'une longue vie commune. Ils sont assis l'un en face de l'autre, lui regardant son journal, elle tenant son ouvrage. Leur silence n'est coupé que de brefs échanges, quelques réflexions auxquelles l'autre acquiesce par

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

obtenir la grâce du martyr⁵. Ce qui ne l'empêchera pas de prier pour la conversion des musulmans comme de tous ceux qui se trouvent hors des frontières de l'Église.

Autre élément, mais celui-là dépendant de la conjoncture, l'Église pour Thérèse, est une Église au combat. Dans le *Chemin de Perfection*, elle la compare à une place forte qui sert au souverain de point d'appui. Non qu'elle y soit assiégée ou purement réduite à la défensive. « Le Seigneur s'enferme dans une ville qu'il fait très bien fortifier et d'où il peut tomber sur l'ennemi⁶. » Il n'y a pas lieu, donc, de désespérer de la victoire. Mais la bataille fait rage. Et les gens qui sont dans la forteresse doivent être gens résolus et prêts au combat. Cette conception, sur laquelle nous aurons à revenir, dépend, on le voit, du contexte historique. L'Église que connaît Thérèse est une Église en lutte : menacée de l'extérieur par l'Islam, momentanément contenu par la victoire de Lépante en 1572, elle est déchirée au-dedans par le déchaînement de la Réforme protestante. « Le monde est en feu, s'écrie Thérèse. Ce n'est pas le moment d'importuner le Seigneur par des questions sans importance⁷. »

Dépendante encore de son temps, la conception d'une Église *pyramidale*, si l'on peut dire. La vision de *Lumen Gentium* et de Vatican II d'une Église *Peuple de Dieu* ne s'imposera à la conscience chrétienne que plus tard. Pour Thérèse, la hiérarchie caractérise l'Église si elle ne la définit pas totalement. Avec, bien entendu, le Souverain Pontife au sommet. Toutefois, voici qui montre combien notre Sainte est de son temps : au sommet de l'Église, en chaque pays chrétien, il y a... le Roi. Celui-ci est investi d'une mission ecclésiale : faire que ses peuples vivent socialement sous la loi du Christ. Un monarque chrétien faillirait à sa mission s'il n'avait le souci que chacun de ses sujets vive en chrétien. Il lui appartient donc de prendre les mesures nécessaires. Il ne viendrait à la pensée de personne –

sauf peut-être à quelques esprits *avancés* – de contester que le Roi ait le droit et même le devoir d'ordonner des prières publiques, mais aussi de réformer les Ordres religieux, de pourvoir aux charges ecclésiastiques et de punir ceux qui contreviennent aux lois de l'Église. Lorsque Jean de la Croix sera emprisonné par ses frères chaussés, Thérèse n'hésitera pas un instant à recourir au Roi. Et quand le nonce se sera déclaré contre sa réforme, elle écrira à Philippe II « qu'il est son seul recours sur la terre ».

On notera que cette conception n'était pas propre à l'Espagne. Un François Ier comme un Henri VIII penseront de même. Au nom de sa *mission*, le premier, le *Très Chrétien* passera avec la Papauté un concordat qui contient en germe tout le gallicanisme. Et l'on sait ce que fera le second, au nom de son titre de *Défenseur de la Foi*, titre que porte encore sa Gracieuse Majesté Élisabeth II. Quant à *Sa Majesté Catholique* Philippe II, elle veillera avec un soin jaloux à préserver ses royaumes de l'hérésie protestante. Elle y sera aidée par les mesures adoptées par ses prédécesseurs, qu'elle appliquera avec une rigueur accrue.

Thérèse vit dans cette Église et au rythme de cette Église. C'est d'elle qu'elle a tout reçu en ce qui concerne sa personnalité religieuse. Dans sa famille tout d'abord, première cellule d'Église. Ses parents lui ont transmis, nous dit-elle, avec les prières et la connaissance de la foi, la dévotion à Marie. Et tandis que sa mère lui avait appris le chapelet, elle trouvait plus tard, dans la bibliothèque paternelle, les lettres de saint Jérôme ou les *Moralia* de saint Grégoire le Grand⁸. Après coup, on se rendra compte que notre docteur de l'Église a fait son miel de ce qu'elle a butiné dans tous les courants spirituels de son temps.

Ces courants, nous les avons déjà rencontrés dans un chapitre précédent en parlant de la piété christocentrique de Thérèse. Mais il est intéressant de passer en revue les personnes,

individus ou groupes, séculiers ou réguliers avec qui elle a été en contact et qui lui ont apporté les lumières ou la sensibilité propres à leur Ordre ou à leur compétence.

Nous avons cité le courant franciscain. Si elle n'a pas connu personnellement Francisco de Osuna et Bernardino de Laredo dont elle a lu les ouvrages, elle a été en relation d'amitié avec saint Pierre d'Alcantara, réformateur de son Ordre. Celui-ci l'a confortée dans son projet de fondation sans rentes, et n'a cessé de l'éclairer de ses lumières et de ses conseils, jusqu'à sa mort survenue en 1562.

Plus important matériellement a été le nombre de ses confesseurs ou conseillers spirituels appartenant à la Compagnie de Jésus. Les jésuites de l'époque, avec une conception très nouvelle de la vie religieuse – pas d'office choral, pas d'habit monastique, une vie de communauté très originale, pour ne citer que les aspects les plus voyants – faisaient figure de grands spirituels. Les âmes assoiffées de vie intérieure recouraient volontiers à leur direction. Thérèse, aux prises avec les premières grâces, très spectaculaires, de sa vie mystique, ne trouva lumière et apaisement que sous la conduite successive de trois jeunes Pères du collège San Gil d'Avila, les Pères Diego de Cetina, Juan de Pradanos et Balthazar Alvarez. À la même époque, elle eut la possibilité de rencontrer saint François de Borgia qui, fort de sa propre expérience, sut la comprendre au-delà des mots et la rassura. Plus tard, au cours de ses pérégrinations, elle eut encore recours à des Pères de la Compagnie. Dans la relation qu'elle fit en 1576 pour l'Inquisition de Séville, elle en énumère dix qui furent ses confesseurs ou qu'elle consulta. Parmi ces dix ne sont pas nommés les deux premiers que nous avons cités.

Toutefois, si Thérèse a eu recours à de nombreux confesseurs jésuites, ses consultants théologiques auront été la plupart du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par le cœur, organe du désir, tantôt aussi par la pensée, voire parfois par l'imagination. Elle va découvrir ainsi, *sur le tas* pourrait-on dire, ce que saint Jean de la Croix, en bon apprenti théologien avait étudié à Salamanque : que l'âme est une réalité complexe aux pouvoirs (le terme technique est *facultés*) multiples et divers.

Mais la connaissance de soi fournie par l'oraison ne saurait se borner à un savoir psychologique. La fréquentation du Seigneur donne à celui qui s'y attache des lumières de foi. Sur son être de créature, tout d'abord, qui dépend tout entier du bon vouloir de Dieu l'appelant à exister. Mais plus encore sur sa condition de pécheur, aimé d'un amour inouï, insensé, par ce Dieu qui envoie son Fils pour le sauver. *Propter nimiam caritatem*, amour excessif dira saint Paul. Le fait est que le commerce d'amitié avec le Dieu trois fois Saint met à nu les abîmes de misère dans lesquels nous sommes enfoncés, nous plongeant dans la confusion, mais nous faisant découvrir d'un même mouvement à quel point nous sommes aimés. « Tu as du prix à mes yeux » répète le prophète Isaïe. Cette connaissance de soi, qui ne cessera de grandir au long de l'itinéraire spirituel, est le fruit de l'oraison et se fait sentir dès la porte d'entrée du Château.

De ce fait, la transition est facile avec les *Deuxièmes Demeures*. L'unique chapitre qui les compose traite du combat spirituel. D'autres auteurs s'étendront sur ce thème plus longuement que ne le fait ici Thérèse. Elle en a du reste parlé elle-même en d'autres occasions, notamment dans les premiers chapitres du *Chemin de Perfection*. Et Jean de la Croix, qui y a consacré toute la *Montée du Carmel* peut ici, comme souvent, la compléter admirablement. Thérèse, quant à elle, se contente de donner du combat quelques caractéristiques essentielles.

Elle en évoque tout d'abord les dimensions. Saint Paul écrivant aux Éphésiens note que nous n'avons pas à mener le

combat contre des êtres de chair et de sang, mais contre les *puissances*³. La Madre parle des démons et, en bonne fille de militaire, les présente comme menant un combat d'artillerie. Sa démonologie est conforme à la catéchèse de son temps. Cinquante ans après sa mort, la chasse aux sorcières battait encore son plein dans notre monde occidental. À notre époque, nous serions plutôt tentés de balayer d'un revers de main ce qui nous paraît peut-être fantasmagorie d'un autre âge. Gardons-nous de cette désinvolture. Un auteur contemporain, qui n'est pourtant pas un Père de l'Église, André Malraux, fait à ce sujet une remarque tout à fait pertinente. Commentant l'iconographie médiévale contemporaine de la guerre de Cent Ans et de la peste noire, il fait remarquer qu'apparaissent alors des figures grimaçantes de démons, comme si les hommes, dans les périodes troublées de leur histoire, découvraient que le jeu du bien et du mal a des dimensions qui les dépassent. La réalité de ce monde angélique, bon ou mauvais, dont les textes de foi nous parlent, ne semble pas devoir être contestée, même si sa nature demeure très mystérieuse.

La bataille dans laquelle est engagé le chrétien qui cherche Dieu de manière sérieuse a donc des dimensions surhumaines. Son enjeu, d'autre part, ne saurait se borner à un destin individuel de salut ou de mort. On ne se sauve pas tout seul. Thérèse note que l'esprit du mal s'acharne particulièrement contre les personnalités les plus fortes, celles dont il prévoit qu'elles sont capables d'en entraîner beaucoup d'autres. Cette remarque a son importance. Elle conduit à la conclusion que le cloître ne saurait être un refuge ; que ce serait une illusion de vouloir y chercher une protection contre les tentations ; que celles-ci y sont sans doute aussi fortes qu'ailleurs, sinon plus ; et qu'on aurait tort de s'en scandaliser. Dès le début du monachisme chrétien, la vocation du désert, quand elle est

authentique, est celle de combattants de première ligne. La paix religieuse étant advenue avec Constantin, ce n'était plus dans l'arène qu'on pouvait mener le combat contre Satan et ses maléfices. Il fallait, dès lors, le provoquer dans son repère, le désert, ce lieu rendu stérile par sa présence ; le lieu où, selon l'antique rituel juif, on conduisait le bouc émissaire chargé des péchés du peuple. Thérèse, on l'a vu, n'a jamais voulu fonder ses couvents comme des abris douilletts, mais comme des points stratégiques du grand combat décrit dans l'Apocalypse. Et le chrétien engagé dans une recherche de Dieu, dans un cloître ou dans le monde, ne manquera pas de rencontrer le combat.

Notre docteur l'engage à la patience et à la persévérance. Elle l'invite aussi à ne pas s'attendre à recevoir immédiatement pour prix de son courage les faveurs que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.

C'est du joli ! es cosa doñosa Nous sommes encore en proie à mille difficultés et imperfections (...) et nous n'avons pas honte de vouloir des douceurs dans l'oraison et de nous plaindre de nos sécheresses⁴ !

Comme pour le prophète Élie, référence pour tout carme ou carmélite, la rencontre du Seigneur à l'Horeb ne se fait qu'au terme d'une marche de quarante jours (chiffre de plénitude) à travers le désert. « Ce n'est pas dans ces Demeures que pleut la manne⁵. »

Le chapitre unique des *Deuxièmes Demeures* résume donc une période qui peut être longue, ou encore se répéter plusieurs fois dans une existence. La relative brièveté selon laquelle Thérèse traite le sujet ne doit pas nous donner le change.

Notre auteur ira d'ailleurs presque aussi vite en ce qui concerne les *Troisièmes Demeures*. Elle commence par une citation du Psaume⁶ : « Bienheureux l'homme qui craint le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

gratifiée du mariage spirituel ? Pas le moins du monde. En tous cas pas nécessairement. Mais ce que Thérèse a vécu dans ses *Septièmes Demeures* est ici, pour l'une de ses lectrices, lumière et balise pour son propre parcours. Et c'est en cela que le *Château Intérieur*, synthèse des écrits spirituels de Thérèse de Jésus, docteur de l'Église, nous livre à la fois ce qu'elle est et ce qu'elle a mission de nous dire, à nous qui peut-être la suivons seulement d'assez loin.

1. Lettre 205 au P. Gaspar de Salazar, 7 décembre 1577.
2. 1D 1, 7.
3. Ep 6,12.
4. 2D, 7.
5. *Ibid.*
6. Ps 112,1.
7. 3D 1, 7. Cf. Mt 19,16-22.
8. 4D 2, 2-4.
9. 4D 1, 19.
10. Ps 34,9.
11. 1Jn 3,2.
12. 5D 2, 4.
13. 5D 3, 4-5.
14. V 29, 13.
15. Que les traducteurs français nomment généralement *visions imaginaires*. Mais le mot *imaginaire* peut avoir un sens péjoratif qu'il faut écarter.
16. Cf. chapitre 2 de ce livre : « Un itinéraire spirituel ».
17. « Les exemples ont un pouvoir d'entraînement. »
18. 7D 4, 12.
19. Mt 12,46-50.

Conclusion

Ces pages sont loin d'avoir tout dit sur la personnalité spirituelle de Thérèse. Elles se sont bornées à en présenter quelques aspects majeurs, qui sont en même temps des clefs de lecture de son œuvre. Celle-ci, toutefois, gagnera à être abordée dans un certain ordre. On sait qu'Édith Stein, qui devait devenir sainte Thérèse Bénédictine de la Croix, carmélite, morte martyre à Auschwitz, fut conquise par la lecture, en une nuit, de la *Vida*. « Ceci est la vérité », conclut-elle en trouvant dans la vie de la Madre, un exemplaire de cet accomplissement apporté par le Christ aux promesses faites à Israël. Il n'en reste pas moins que la *Vida* demeure par beaucoup d'aspects le livre le plus difficile de sainte Thérèse, alors qu'on serait tenté d'y voir, comme dans toute autobiographie un récit dénué de complications. Mieux vaut, semble-t-il, aborder l'œuvre de notre docteur par le récit des *Fondations* ou encore par la *Correspondance*, qui nous mettent, l'un et l'autre, au contact de sa personnalité et de son cadre d'existence. On pourra dès lors poursuivre par le *Chemin de Perfection*, en se réservant par la suite la lecture de la *Vida* et du *Château* qui, comme on l'a vu, abordent, le second surtout, l'éventail complet de son expérience spirituelle et de son enseignement.

Conclusion

Ce fil conducteur n'est pas proposé comme le seul possible. Il attire en tout cas l'attention sur les difficultés que peut présenter la lecture de notre auteur. Puissent ces quelques pages avoir donné le goût d'accomplir ce parcours.

Table des matières

Préface

Avant-propos

1. Une femme en son temps

2. Un itinéraire spirituel

3. Docteur de l'Église

4. Thérèse « de Jésus »

5. Maîtresse d'oraison

6. Fille de l'Église

7. Le château intérieur

Conclusion

Table des matières

Dans la même collection

- *Trouver son trésor intérieur. La voie de la prière de silence*, Ben O'Rourke, 2017
- *Je ne me suis pas dérobée. Journal*, Sr Kinga, 2017
- *Explorer son château intérieur avec Thérèse*, Wilfrid Stinissen, 2017
- *Lire et relire Jean de la Croix. Ces blessures qui font vivre*, Jean-Claude Sagne, 2017
- *La marche à la mort*, Sr Marie-Madeleine, 2018
- *Thérèse d'Avila maîtresse de vie spirituelle*, Joseph Baudry, 2018
- *Laisser voir Dieu, Dans le sillage de Berthe Grialou, sœur du Cienheureux Marie-Eugène de l'E-J*, Claude Escallier